

RUSKIN ET L'EDUCATION.

Ruskin a joui et jouit encore, en Angleterre, d'une immense popularité, bien qu'il n'ait eu, à aucun degré, l'esprit utilitaire de ses compatriotes ; mais il aimait passionnément l'art et la nature et voyait dans le culte du beau un moyen d'élever les masses, de les purifier, de les émouvoir et de les établir à demeure sur les hauteurs de l'idéal. Si tous les hommes devenaient capables d'admirer les beaux paysages, les tableaux de maîtres, les beaux corps et les belles âmes, ils prendraient un intérêt très vif au spectacle de l'univers, ils posséderaient par les yeux des merveilles qui appartiennent à tous et ne connaîtraient ni l'ennui qui accable les ignorants et désœuvrés, ni l'envie qui engendre le socialisme et les socialistes.

Cette idée-maitresse, qui constitue toute la philosophie sociale de Ruskin a été gâtée, jusqu'à un certain point, par des exagérations paradoxales. Ainsi notre réformateur reléguait impitoyablement dans le domaine du laid^{et}, et, par suite, proscrivait la vapeur des locomotives, les chemins de fer ; il a mérité, par ses étranges fantaisies, d'être classé parmi les prophètes du passé. L'esprit de système et l'outrance britannique l'ont entraîné quelquefois dans les régions de l'utopie ; mais sa pensée de chercher dans la nature et dans l'art de nouvelles sources de bonheur et de moralité pour la pauvre espèce humaine n'est ni fausse ni vulgaire et, si elle était bien comprise et bien appliquée, elle orienterait, peut-être les générations contemporaines vers des directions meilleures. Qui sait si l'esthétique ne rapprocherait pas, jusqu'à un certain point, les hommes d'aujourd'hui, que divisent si profondément les questions sociales, politiques et religieuses, et ne leur fournirait pas quelques-uns de ces sentiments communs, sans lesquels il n'existe pas de société véritable ? On finit par s'aimer réciproquement lorsqu'on aime les mêmes choses.

Ruskin considérait les arbres, les fleurs, les roches calcaires ou siliceuses, la forme des nuages. Les jeux d'ombre et de lumière, etc., comme des fresques tracées pour le plaisir de nos yeux et la récréation de notre imagination et de notre cœur. Malheureusement, nous avons des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, des mains pour ne point toucher. Suivant une piquante expression de M. Robert de la Sizeraine qui a écrit de très remarquables pages sur Ruskin, nous ressemblons pour la plupart aux gardiens des musées qui se promèuent avec indiffé-

rence au milieu de tous les chefs-d'œuvre, et qui montrent des tableaux incomparables, sans jamais songer à les regarder.

Nos paysans et l'immense majorité de nos ouvriers sont insensibles aux charmes d'un paysage, aux séductions d'un portrait, aux perspectives aériennes d'une cathédrale gothique, et nombre de bourgeois semi-lettres se rattachent trop visiblement à l'école de M. Perrichon. Cette inintelligence des beautés naturelles ou artistiques que je constate sans aucune arrière-pensée moqueuse, tient à un état d'impréparation qu'on observe presque chez tous les peuples.

La religion de la beauté, dont Ruskin s'est constitué le prophète, comporte, comme toutes les religions, une lente imitation. L'œil, la main et l'esprit sont des forces qu'il faut discipliner, dresser et assouplir et qui, par bonheur, peuvent l'être dès la première enfance. Un peu de botanique, d'histoire naturelle et beaucoup de dessin sont les instruments nécessaires de ce dressage et de cette discipline.

Ruskin attachait une si grande importance au dessin qu'après l'avoir enseigné lui-même aux enfants, il a fondé une école de dessin à l'Université d'Oxford en y ajoutant bientôt des collections d'œuvres originales depuis le Titoret jusqu'à Burne-Jones, qui vient de mourir.

Non content de multiplier les leçons de choses sur la beauté plastique, il a entrepris une croisade contre le laid.

Ce Godfroi de Bouillon a fait sourire ses compatriotes, lorsqu'il leur a proposé de supprimer les chemins de fer comme entachés d'inélégance, mais il a obtenu d'eux des concessions très appréciables. Si les locomotives ont continué à courir sur les rails britanniques malgré les anathèmes ruskiniens, les ingénieurs ont été invités à ne point sacrifier un beau site à des tracés trop inflexibles.

L'apôtre de la religion de la beauté n'a pas non plus décidé le gouvernement anglais à détruire, en 1854, le fameux Palais de Cristal qu'il appelait "une serre à concombres ornée de deux cheminées." Les Anglais ont pieusement conservé la serre à concombre, mais ils ont fondé des sociétés pour la préservation des monuments historiques. Une fois mis en éveil, leur goût artistique s'est rabattu du passé sur le présent et a découvert l'incomparable talent de Turner jusqu'à présent méconnu.

Ruskin, j'insiste sur ce point, ne pratiquait pas l'art pour l'art ; il considérait l'amour du beau comme un lieu social, comme un acheminement à l'union des esprits et des âmes. Il a